

JEAN BEAUMONT

Des fleurs pour la belle



BeQ

Jean Beaumont

Diane la belle aventurière # 056

Des fleurs pour la belle

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 478 : version 1.0

Des fleurs pour la belle

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Coin du Boulevard d'Espagne et de la rue Aboud, à Tanger, il y a un grand café chic.

Une terrasse.

Celle-ci est protégée du soleil par un immense auvent rouge.

Carrefour du monde entier.

Juifs et Arabes, Marocains et Italiens, Anglais et Américains...

Honnêtes gens et bandits.

Contrebandiers et rastaquouères...

Algériens, en burnous comme les Arabes...

Assis à une table, Diane et celui qui l'avait fait demander là.

– Vous ne craignez pas d'être vu ? demanda-t-elle.

– On ne me connaît pas ici. Je suis envoyé

spécial et secret.

– Mais tout de même.

– Officiellement un touriste qui vient de rencontrer une fort belle fille.

– Moi ?

– Oui.

– Merci, dit Diane en riant.

– De rien. Toute la vie n'est pas faite que de gravité...

– C'est une parole très sage... Mais...

– Revenons à nos moutons... ?

– Oui.

– Voici, en deux mots. La loi ici ne peut rien contre la contrebande de cigarettes.

– Je sais. Ville internationale, port libre... port franc plutôt, que cela s'appelle, oui ?

– Oui. Mon gouvernement a épuisé à peu près tous les moyens d'action à l'intérieur du pays...

– Ah !

– Nous savons qu'il y a de la corruption, nous

ne pouvons la prouver. Nos mesures sont inefficaces, et les cigarettes entrent à plein chargement.

– Alors vous voulez que ce soit ici... ?

– Oui.

– Mais si ce n'est pas illégal ?

– Mademoiselle, nous avons une extrême confiance en vous.

– Merci grandement.

– Vous trouverez le moyen, vous agirez selon votre bon vouloir. Il s'agit de détruire l'organisation. À vous de trouver comment...

– Il n'y en a pas qu'une seule organisation...

– Il n'y en a qu'une qui fournit les cigarettes...

– Ah ! bon, je vois.

– Oui. Je n'ai cure des petites opérations, des bandes faisant le trafic pour leur compte, et parfois petitement. Nous savons, par exemple, que pas moins de onze entrepreneurs portent les cigarettes jusqu'à nos côtes et les vendent aux distributeurs à l'intérieur du pays...

– Onze ?

– Rendues chez nous, les cigarettes ne sont pas le fait d'une grande bande, comme vous voyez.

– Je vois bien, en effet.

– Mais la source des cigarettes ? Voilà le groupe moteur, organisé, puissant.

– Ici, à Tanger.

– Oui,

– Et c'est celui-là que...

– Qu'il vous faut détruire... Vous pouvez accepter ou rejeter le travail. Nous offrons quinze mille dollars. Cinq mille aujourd'hui, dix mille le travail complété. Des dollars américains ou canadiens, à votre choix.

Diane réfléchissait.

– C'est de m'attaquer à un ennemi dangereux, et, vous l'avez dit, puissant.

– Sans protection des lois de Tanger, qui ne prévoient rien en ce sens.

– Aucune loi ?

– C’est simple, Diane. Ici, tant que l’on ne tue pas un homme, il n’y a pas grand loi qui compte. Stationner votre voiture à un endroit interdit ou tuer un homme, voilà les deux seuls crimes, ou à peu près. Et je vous avoue qu’ils ont à peu près tous deux la même importance...

– Donc, toute seule et sans aide.

– Oui.

– Vous ne pouvez me fournir...

L’homme l’interrompt.

– Nous ne pouvons, nous ne voulons rien vous fournir...

– Votre gouvernement...

– Mademoiselle, vous savez quel gouvernement je représente. Je vous ai donné un nom qui peut ou peut bien ne pas être mon nom véritable. Vous serez payée comptant, sans le moindre document. Vous êtes intelligente pour comprendre pourquoi.

– Oui.

– C’est votre affaire, à vous. Seule et sans

aide, mais quinze mille dollars à gagner.

– Bon.

– Il ne faut pas que nous soyons liés à cette aventure.

– Je vois.

– Une seule chose compte, détruisez le centre nerveux de la contrebande de cigarettes à Tanger.

– Je ferai mon possible.

– Je crois que si vous voulez, je puis vous obtenir un cachet de deux autres pays, sur complétion du travail. Pays voisins du nôtre. L'on m'a parlé de vous offrir dix mille dollars dans chaque cas.

– Donc, un total de trente cinq mille dollars, si je compte votre offre à vous.

– Oui.

– C'est une somme.

– Une petite fortune.

– Mais je n'en jouirai pas si je suis morte.

– À vous de rester vivante, donc.

– Oui, je suppose... C'est à moi de rester vivante.

L'homme tendit la main.

– C'est un marché, mademoiselle ?

Diane hésita un moment.

Mais l'argent offert, l'aventure proposée, tout cela était bien tentant.

– Soit, dit-elle, c'est un marché.

Et elle mit sa main dans celle de son interlocuteur.

Il se leva.

– À votre chambre d'hôtel, vous trouverez une enveloppe contenant cinq mille dollars. Une autre enveloppe vous donnant ce que nous savons au sujet de ce ring de cigarettes... Vous partirez de ça pour accomplir votre travail.

– Et... de quelle façon dois-je communiquer avec vous lorsque mon travail sera terminé ?

– Aucune façon. J'apparaîtrai au bon moment, pour terminer le marché.

C'était risqué, mais Diane n'avait aucune

raison de douter de la parole de cet homme, représentant le gouvernement d'un grand pays.

– D'accord...

Quand elle revint à sa chambre, les deux enveloppes avaient été déposées sur son bureau, près de la fenêtre.

Quand ? Par qui ? Elle ne se creusa pas la tête pour le savoir.

Si ce gouvernement ne pouvait ainsi faire parvenir deux enveloppes dans une chambre d'hôtel, c'était à désespérer.

Surtout dans une ville dont le conseil municipal comprenait trois délégués de ce pays...

II

L'enveloppe de documents était mince.

Deux ou trois feuilles de papier.

L'on y disait soupçonner celui-ci ou celui-là.

Mais de preuve directe...

L'on parlait surtout des agissements d'un certain américain du nom de Frank Herpell.

Sans prouver qu'il s'agissait là du chef de l'affaire, l'on en disait assez, pour le faire croire.

Diane mit deux heures à étudier les renseignements donnés.

Puis, comme c'était l'heure de la sieste, heure sacrée à Tanger comme dans toute l'Europe méditerranéenne, elle dormit jusqu'à quatre heures.

Benras, celui qu'elle voulait voir, dormirait sûrement lui aussi jusqu'à quatre heures...

Elle le trouva dans un café de la ville marocaine.

Une rue étroite, tortueuse, puante.

Un café guère mieux qu'un bouge.

Assis à une table, Benras trônait en roi, pérorant pour le bénéfice de deux ou trois clients présents.

Diane l'appela au dehors.

– Il faut que je te parle, dit-elle.

– Diane ! Mademoiselle, que faites-vous à Tanger ?

– Ici, mon nom est Pierrette !

– Bon...

– Ce que je fais à Tanger n'importe pas. Il faut que je te parle.

– Entrez !

– Non, pas ici.

– Alors où ?

– Devant la plage, il y a des terrasses de café...

Benras s'inclina, montra du doigt ses

haillons...

– Moi ? Là, avec vous ?

– Je n'avais pas songé à ça...

Même si Diane était habillée légèrement, en vêtement sport, blouse à longue et molle échancrure, (son seul vêtement et chaque mouvement révélait les richesses de poitrine somptueuse,) même si elle ne portait rien qui fut luxueux, ce n'était pas logique de la voir en compagnie de Benras...

Burnou sale, rapiécé, pouilleux...

Un fez autrefois rouge, informe...

Les pieds noirs et crottés dans les babouches ouvertes...

– Alors, quoi ? demanda Diane. Il faut que je te parle...

Il montra le cabaret.

– Ici.

– Il y a des gens.

– Derrière, il y a une petite salle privée. Nous y serons tranquilles pour causer.

– Très bien.

Elle le suivit.

Au grand étonnement de la patronne et des clients, qui n'en revenaient pas de voir Benras avec une aussi belle fille.

Et, denrée rare en Afrique du Nord, une fille aux cheveux roux !

Dans la salle privée, Diane vint au fait.

– Je veux une chose : que tu travailles pour moi pendant quelques jours.

Les yeux de Benras brillèrent.

Déjà, deux ans auparavant, Diane avait employé les services de cet homme.

Il était précieux par sa loyauté.

Surtout, il était rusé et habile, et il connaissait à fond tous les mystères, tous les commérages, tous les secrets de Tanger.

– Deux cents dollars américains, dit-elle.

Il fit la grimace.

– Ne fais pas le difficile, déclara Diane. C'est

plus que tu ne gagnes dans un an...

Il continuait à faire la grimace.

– Risquer ma vie, je suppose ? Pour deux cents dollars ?

– Mettons trois cents et tout est dit.

– Trois cents...

Il hocha la tête.

– Bon.

– D'accord ?

– Quand ?

– Deux cents tout de suite...

– Ça va... Et il me reste ensuite... ?

– Deux cents à percevoir... Trois cents pour le travail, cent pour te rendre présentable.

– Et me laver, dit-il en riant.

Contre une telle philosophie, que dire ?

– C'est bien payé, ajouta-t-il.

– Maintenant voici ce que je veux... Tu connais Frank Herpell ?

Benras siffla entre ses dents...

– Lui ? Évidemment, que je le connais.

– Chef de la contrebande des cigarettes ?

– Oui.

– Comme ça !... Tu le dis sans hésiter ?

– C'est connu dans tout Tanger.

– Alors pas de difficulté là-dessus...

– Que voulez-vous lui faire ?

Diane ne révéla pas tout de suite les buts de son entreprise.

– J'aurai affaire à lui prochainement, dit-elle. Pour l'instant, c'est avec toi qu'il me faut discuter de bien des choses.

– Je suis à votre service.

– Tu vas te refaire une beauté.

Benras sourit, s'inclina.

– Et tu viendras ensuite me rejoindre à un café devant la plage, disons ce soir... vers... neuf heures ?

– Bon.

– En même temps, prépare-toi à me donner le renseignement suivant. Je sais que tu es en mesure de l’avoir...

– Lequel ?

– Je veux avoir la liste des noms de tous les membres de la bande de Harpell.

– Oi, oi, oi,.. c’est difficile...

– Au moins les principaux ?

– Oui... ça, c’est possible.

– Ce n’est pas tout.

– Non ?

– Je veux aussi le nom des bateaux qui apportent ici les cigarettes.

– Les bateaux américains ?

– Oui.

– C’est facile. Depuis un an, Harpell a sa propre ligne de navigation...

– Tiens, tiens !

– Il a deux navires. Ils arrivent chargés de cigarettes, ils repartent avec de la marchandise

diverse.

– Combien de tonnes chacun ?

– Sept mille...

– Et ils arrivent chargés de cigarettes ?

– Oui.

– Quatorze mille tonnes ?

– Une fois le mois, oui.

– Mais... c'est... c'est fantastique !

– Des millions de dollars...

– Douze mois par année ?

– Oui.

– Alors il est le seul fournisseur des contrebandiers ?

– Il y en avait trois avant. Maintenant, il n'y en a plus qu'un, Herpell.

– Et les autres ?

Benras se passa lentement un doigt sur la gorge.

En langage international des signes, cela veut dire la mort...

– Herpell ? demanda Diane.

Benras haussa les épaules, cracha par terre.

– Qui pourrait le dire ! Ils ne sont plus là, en tout cas.

Diane se leva.

– À neuf heures, ce soir, au café du Maroc.

– Bien.

– Tous les renseignements prêts ?

– Oui.

– Et bien habillé ?

– Oui.

– Voici l'argent...

Et elle compta deux cents dollars en billets américains à Benras. Dix minutes plus tard, elle remontait vers la villa européenne, vers son hôtel.

Mais savait-elle que son passage n'était pas inaperçu ?

Qu'elle était suivie ?

Que l'on savait sa rencontre avec Benras ?

Et que, le long de la conversation qu'elle avait

eue avec le Marocain dans la petite salle privée du bouge, une oreille était collée sur la porte, écoutant tout ce qui se disait ?

Et que déjà, l'on était à faire rapport à Frank Herpell ?

Elle ne le savait pas.

Alors elle allait sans inquiétude.

Signalée, épiée, tous ses mouvements rapportés...

Diane, certes, ne se doutait pas du danger terrible qui planait sur elle.

III

À neuf heures, elle attendait au café du Maroc.

À neuf heures trente, Benras n'était pas arrivé.

Or, ce Marocain avait une qualité rare chez un de sa race : il était d'une royale ponctualité.

À dix heures, Diane comprit que quelque chose s'était passé.

Mais quoi ?

Elle savait où demeurait Benras.

Un réduit crasseux au troisième étage d'une maison dans le quartier espagnol, près des murs qui séparent le port de la Casbah.

Elle prit son sac à main et partit en direction de la rue de Los Angeles, où habitait Benras.

Si quelque chose était arrivé à l'homme, il valait mieux ne pas attendre.

Diane jouait trop gros jeu pour se permettre la moindre négligence.

Tanger la nuit, masse grouillante, jusqu'à minuit symbole de cette vie qui commence après le coucher du soleil. Arabes, mulets, autos, chiens, enfants, cris et rires, imprécations, le chantonnement des fallahs, la cohue dans les rues étroites...

À certaines fenêtres, des filles...

Espagnoles, Catalanes, Italiennes, Métisses d'Arabes et de Soudanais, demi-noires et demi-blanches, toutes vendant la même marchandise millénaire.

Parfois belles.

Souvent crasseuses...

Diane se fraya un chemin.

Elle monta la rue du Glaoui, tourna dans le chemin de Bel-Esrem, puis dans la ruelle Kaboula...

Ici, troisième porte... puis un escalier noir où elle grimpa à tâtons.

En haut, dernier palier, la porte crochie dans son cadre. C'était la pièce unique où déjà elle s'était rendue voir Benras, deux ans auparavant.

Mais la porte était entrouverte.

Au dedans, le noir.

Elle poussa le battant.

Elle cherchait le commutateur électrique sur le mur près de l'entrée, le trouva et fit de la lumière.

Benras était par terre, en de beaux habits neufs.

Un long poignard marocain lui avait été planté au cœur.

La mort avait dû être instantanée...

Diane resta là un moment, examinant la scène.

Mais il n'y avait aucun indice, aucune trace de lutte.

Rien de changé dans la pièce...

Même le visage de Benras était calme dans la mort...

Elle sortit, refermant la porte sur elle.

Un instant plus tard, elle avait rejoint la rue, se perdait dans la foule...

Se perdait ?

Non.

Non, car deux paires d'yeux ne l'avaient pas lâchée.

Elles la suivaient...

Elles se frayaient, elles aussi, un chemin vers la foule.

Deux Arabes comme tous les autres Arabes, la tête enfouie dans le burnou...

Dans cette cohue, qui aurait pu dire qu'ils suivaient Diane ?

Elle retourna vers son hôtel.

La situation atteignait une impasse.

Mais plus encore, Diane découvrait le pire, la signification réelle de la mort de Benras.

Il avait été tué pour s'être associé avec elle.

Quelqu'un mais qui était au courant.

Était-ce Herpell ?

Celui-là même qu'elle comptait surprendre était déjà averti ?

Le combat devenait très inégal...

Dans sa chambre d'hôtel, Diane prit le temps de réfléchir.

La conclusion à tirer était trop évidente pour qu'elle la refusa.

Herpell avait fait tuer Benras. Parce que Benras, tout en haillons qu'il fut, en savait suffisamment sur lui pour le perdre.

Et maintenant, Diane avait au moins une arme à sa disposition qu'elle n'avait pas une heure plus tôt.

Sa décision prise, elle sortit de nouveau de la chambre, et se rendit aux quartiers-généraux de la police.

Qu'avait dit l'homme qui l'avait embauchée pour détruire l'organisation d'Herpell ? À Tanger, seul un meurtre fait bouger la police...

Et Benras avait été tué.

C'était au moins un début de solution.

Il fallait amener Herpell au centre de l'arène.

– Peut-être ce moyen était-il le bon... ?

IV

On la conduisit à un lieutenant.

Il était vêtu du costume kaki du corps policier tangerois.

Petit, mince, des yeux vifs, une bouche mobile.

Type de marocain évolué.

Il parlait un excellent français, sans trace d'accent.

– Mademoiselle ?

– Je suis Canadienne, monsieur. J'ai mon passeport en règle.

– À votre service, mademoiselle.

Le lieutenant détaillait la mince robe blanche de Diane, ses sandales, l'émeraude à son doigt, la longue chevelure rousse et le corps sensuel...

Du bout de la langue, discrètement, il se

pourléchait la lèvre..

– Voici ce qui m’amène. Je sais où un meurtre a été commis, qui a été tué, pourquoi, et je crois pouvoir prouver qui est le meurtrier.

Le policier leva un sourcil, regarda Diane d’un air étonné.

– Tout ça... ? dit-il.

– Oui.

– Bon...

Il soupira.

Diane eut la nette impression que cela l’ennuyait d’avoir à s’occuper d’un meurtre.

Mais il l’écoutait, et c’était déjà quelque chose.

– Dites-moi, fit-il, qui a été tué ?

– Il se nomme Benras.

Le visage du policier resta impassible.

S’il connaissait Benras, il ne le faisait pas voir.

– Où a-t-il été tué ?

– Chez lui, troisième étage, troisième porte

dans la ruelle du Kaboula.

Le policier écrivait l'adresse sans enthousiasme.

– En pleine ville indigène, dit-il.

– Oui.

– Et vous dites que vous savez pourquoi il a été tué ?

– Oui.

– Je vous écoute.

– Il s'apprêtait à me rencontrer. Il devait me donner certains renseignements très précieux au sujet de la combine de cigarettes de Frank Herpell...

Le visage du policier demeura impassible.

– Et, continua Diane, il a été tué afin qu'il ne puisse m'aider...

– Vous aider !

– Oui.

C'était de jouer le tout pour le tout. Si le policier n'était pas complice d'Herpell de

quelque façon, l'aveu de Diane ne comportait aucun danger. Et puisque Benras avait été tué, Herpell était déjà au courant de l'affaire et l'aveu ne pouvait ni surprendre le policier, ni empirer les choses.

L'Arabe hocha la tête.

– L'accusation que vous portez est grave...

– Je le sais.

– Elle comporte des dangers.

– Croyez-vous ?

– De dire que Frank Herpell a fait tuer Benras est une chose. De le prouver en est une autre.

Diane sourit.

– Comprenez-moi, je n'attache pas une importance singulière à la vie de Benras. Il est mort. Que Dieu ait pitié de son âme ! Une chose seulement importe, c'est de retracer le crime jusqu'à Herpell...

– Pourquoi ?

– Pour que l'Américain soit puni !

– C'est tout !

– Oh ! vous croyez que j'ai besoin de cette enquête pour pousser mon affaire ?

Le policier étendit les mains d'un geste d'évidence.

– Mais pas du tout, reprit Diane. Pas du tout ! Cela n'a rien à voir avec mon travail à moi...

– Quel travail, mademoiselle ? Comme policier, je dois me rendre compte de ce qui se fait ici. Et je ne puis vous laisser troubler la paix...

Diane le regarda fixement pendant un moment.

– Vous ne voulez pas que je conduise une enquête sur les activités d'Herpell ?

– Oh ! n'interprétez pas mal mes paroles ! Herpell ne nous est rien. De plus, nos lois ici ne sont pas en cause. Je veux simplement dire qu'une loi existe que vous ne devez pas transgresser...

– Ah ! Laquelle ?

– Les gens ici ont droit à la liberté, à la paix...

Le ton du policier avait changé. Il y avait une sorte de menace paisible dans la voix. On sentait le chat qui ronronne mais qui peut griffer soudain.

– Autrement dit ?

– Je ne puis vous empêcher d’être à Tanger... Oh ! vous êtes connue. Votre réputation vous précède... Mais je puis veiller à ce que nos citoyens ne soient pas importunés...

– Cela comprend Benras ?

– Pardon ?

– J’ai l’impression qu’il a été importuné grandement, le pauvre !

– Le représentez-vous de façon officielle ?

– Que voulez-vous dire ?

– Portez-vous plainte comme membre de sa famille ?

– Non, évidemment.

– Et lui, s’est-il plaint d’être importuné ?

– Ce que vous dites est ridicule...

– Lorsque le meurtre de Benras sera rapporté, nous ferons enquête, mademoiselle. C’est tout ce que nous pouvons dire...

– Mais je vous le rapporte, ce meurtre.

– Bon. J’enverrai un policier. Si nous trouvons le cadavre...

Évidemment, le lieutenant de police n’aurait pas dû dire ces paroles. Dès qu’elle les entendit, Diane comprit que le cadavre de Benras ne serait pas découvert. Que déjà, il avait été transporté quelque part...

Jeté à la mer, disparu à jamais.

Et là où il n’y a pas de cadavre, on ne peut prouver le crime...

Vraiment, Frank Herpell était fort.

Diane perdait son temps.

Tout ici – même ce policier, sinon le corps de police en entier – était sous la domination d’Herpell.

Il fallait que Diane changeât son fusil d’épaule.

C'était nettement sa condition de survie... et de succès.

Elle prit congé du policier brusquement, sans continuer la discussion avec lui.

En partant, cependant, elle ne put résister à la tentation de mettre les choses au point avec lui.

– Vous me connaissez, dit-elle, de réputation. C'est fort bien. Si vous me connaissez, vous savez que si je suis encore vivante après plusieurs années de ce métier que je fais, c'est que j'ai des tours dans mon sac. Un adversaire comme Herpell peut vous sembler, à vous, formidable. J'en ai rencontré de plus grands, de plus puissants, et de mieux protégés. Et je suis encore ici. Tout tient à ça. C'est un métier où les perdants disparaissent... Que vous et que Herpell réfléchissent bien. Il est facile d'essayer de me tuer... Il est beaucoup plus difficile de réussir la tentative.

Et elle sortit.

IV

Diane abandonna immédiatement toutes les théories qu'elle mijotait dans sa tête.

Elle avait espéré travailler dans le secret.

Cet espoir s'avérait vain. Herpell savait qu'elle était à Tanger. Et il savait qu'elle était à ses trousses.

Autant amener le combat en plein air.

Elle remonta des secteurs du port jusqu'au Boulevard d'Espagne.

Au moins là, elle pourrait trouver quelque plan de campagne.

Dans un café, elle consulta le bottin téléphonique.

Le nom de Frank Herpell y était inscrit. Diane reconnut l'endroit où il demeurerait. Un secteur de villas de grand luxe, où habitait la crème des trafiquants louches dont Tanger est infestée.

Minuit sonnait.

Heure propice.

Diane se regarda dans le miroir du bar.

Vêtue de blanc, à la touriste, sac à main en bandoulière. Non, ce n'était pas pratique.

Elle se dirigea vers sa chambre d'hôtel pour s'y changer.

L'hôtel avait une architecture mauresque.

Les chambres en étaient disposées autour d'une cour intérieure.

De longues galeries cernaient cette cour, à quatre étages d'élévation.

L'ascenseur la mena au quatrième.

Diane se hâta vers sa chambre, le 4056.

Clé en main, elle allait ouvrir quand elle sentit plutôt qu'elle ne perçut une sorte de sifflement.

Elle se jeta par terre.

Une seconde de plus et ça y était.

Un long et lourd couteau, lancé avec grande force, s'était planté en vibrant dans le bois de la

porte.

Vitement Diane ouvrit, entra, referma l'huis sur elle-même et verrouilla.

Elle ne se sentait pas particulièrement nerveuse.

Ni surprise.

Elle s'attendait à cette attaque. Herpell ne perdait pas de temps. Il n'en avait pas à perdre.

Il peut sembler bizarre qu'un homme, dirigeant une organisation telle que la sienne, puisse craindre les activités d'une ennemie solitaire. Mais l'histoire du monde prouve qu'une personne seule peut accomplir plus, parfois, que la meilleure des organisations.

Discrétion, rapidité de mouvements, possibilités de stratégies absolument secrètes... Autant de facteurs qui ne sont pas à négliger.

Herpell devait donc, par prudence élémentaire, bloquer l'investigation de Diane.

Surtout de Diane.

Elle avait eu le temps d'arracher le couteau de

la porte en entrant. Et elle n'avait pas cherché à voir d'où venait le coup, et si l'assaillant était encore là.

À quoi bon ?

Herpell disposait probablement d'Arabes à la douzaine, capables de venir accomplir une pareille besogne. Les retracer aurait pu être utile, si la police avait été un facteur utile.

Il ne restait qu'une solution, frapper immédiatement à la tête : détruire Herpell, et, si possible continuer le plan de destruction assez bas pour que l'organisation disparaisse complètement.

Elle se changea.

Slacks noirs, chandail noir aussi, un coupe-vent de cuir sombre. Au dedans du coupe-vent, un revolver, la dague habituelle, et dans les poches, une importante réserve de balles.

C'était sans subtilité.

Ce ne pouvait l'être.

On jouait dur, la mort au bout !

C'était un jeu que Diane savait jouer.

Elle prit un taxi et se fit conduire à quelque cent pieds de la maison d'Herpell.

Un domaine bien entouré, une grille d'entrée, mais ouverte.

Dans la maison, là-bas, au fond du parc, de la lumière.

Diane, dissimulée dans l'ombre, examina la tentation offerte.

Une grille ouverte signifiait l'une des trois choses : de la négligence, un excès de confiance frisant la bravade, ou un piège.

Elle opta pour le piège.

Herpell avait dû comprendre qu'elle tenterait un assaut du genre. Mais la croyait-il assez bête pour profiter de cette grille ouverte ?

À Tanger, comme dans tous les pays arabes, il y a deux entrées aux grandes villas. L'entrée principale, et derrière, une entrée de fournisseurs et pour les domestiques.

Herpell avait-il songé à ça ?

– Peut-être pas.

Diane prit une allée qui longeait le mur du domaine. En peu d'instants elle fut derrière. L'entrée des fournisseurs avait une grille aussi, et elle était bien fermée.

Une fois de plus, Diane réfléchit.

On espérait qu'elle entre par en avant. À défaut, par en arrière.

Si elle entrait par le côté ? C'était de faire justement ce à quoi l'on ne s'attendait pas.

Elle revint sur ses pas.

À un endroit, un arbre poussait non loin du mur. Elle en examina les branches. Soit, toutes étaient plus hautes que le mur. Mais deux ou trois, pliées par le poids d'un corps, descendraient à la hauteur propice.

En deux temps, elle escalada l'arbre.

Puis elle s'avança sur l'une des branches en question.

La branche plia, plia. Le mur avait dix pieds de hauteur. Quand la branche l'atteignit, et de

l'autre côté de l'enceinte, Diane n'eut qu'à se laisser tomber de quelques pieds sur la terre molle.

Rien. La nuit. De loin les bruits de la ville. De la villa une musique. Mais ici, tout près, rien.

Comment prévoyait-on l'entrée de Diane dans la maison ? Par les portes ? Par les fenêtres ? De quelle façon avait-on établi la surveillance ?

Elle n'apercevait aucun garde.

Doucement, elle s'avança dans le parc, à la faveur des massifs et des bosquets.

Près de la maison, elle aperçut soudain un Arabe, enfoncé dans son burnou, qui gardait le côté.

La même surveillance à l'avant.

Diane s'avança à pas de loup.

L'Arabe, tellement attentionné à surveiller l'avant, ne l'entendit pas venir.

Quand il eut le couteau sur la gorge, ce fut une complète surprise pour lui.

Diane avait pris la dague très fine et très

acérée, et c'est ce qu'elle lui tenait sur la gorge.

Il y eut un léger gargouillement.

L'Arabe se mourait de peur.

– Tu vas porter un message à ton maître, dit-elle. Va dedans, dis à Harpell que je suis venue jusqu'ici, que je t'ai tenu le couteau sur la gorge, que j'aurais pu te tuer et entrer dans la maison sans être vue... Cela devrait le faire réfléchir. Je ne suis tombée dans aucun piège et je me suis promenée ici à ma guise...

Elle pesa avec le couteau.

L'Arabe gémit.

– Tu vas lui dire tout ça.

– Oui.

– Tu le jures ?

– Oui.

– Dis à ton maître que s'il l'ose, il peut venir régler ses comptes à ma chambre d'hôtel. Il sait où elle est, il a tenté de m'y faire tuer, il y a une heure. Je l'attends là...

Elle libéra soudain l'Arabe qui partit à toutes

jambes, en criant comme un putois.

La commotion fut suffisante à Diane.

Elle disparut par les bosquets, vers la grille d'avant maintenant libre de ses gardes accourus au secours du messenger de Diane.

Et elle disparut dans les avenues ombreuses...

VI

En effet Frank Herpell attendait Diane.

Il la connaissait bien.

Il la connaissait depuis très longtemps.

Cinq ans auparavant, à Montréal même, alors qu'il était connu sous le nom de Morgan Ester, il s'était trouvé face à face avec elle.

Dès lors il avait pu goûter aux méthodes directes de la Belle Aventurière.

Et par les journaux et les revues, il avait suivi la carrière extraordinaire de cette fille.

Dès que ses informateurs – il en avait même dans les hauts fonctionnaires du gouvernement qui avait chargé Diane de détruire la contrebande des cigarettes dans leur pays – dès qu'on lui eut dit qu'elle était à Tanger... et que, d'après son engagement, elle allait le détruire, Herpell avait raisonné que le moyen le plus sûr était de frapper

avant qu'elle, Diane, ne frappe.

Il avait fait détruire Benras, que d'autres informateurs avaient signalé comme étant un allié de Diane.

L'attaque au couteau lancé avait raté contre Diane.

Il avait raisonné qu'elle viendrait lui faire face, aussi avait-il préparé soigneusement le piège.

Sa rage ne connut donc pas de bornes lorsque l'Arabe fit irruption dans la maison, le cou ensanglanté par la piqure de Diane.

Il l'écouta.

– C'est tout, fit-il froidement.

– Oui, maître, oui...

– Et tu avais été mis de garde ?

– Oui, mais je vous assure que...

– Une simple femme a pu t'attaquer par en arrière ?

– Maître !

– C’est ainsi que tu gardais ?

– Je vous jure que...

– Ne jure pas trop vite ! Tu as été pris au piège comme un enfant d’école.

Tous les gardes de la maison étaient là, présents, haletants, sûrs que Herpell punirait le malheureux.

Deux des lieutenant d’Herpell, le Grec Akoros et le Français Privat, étaient aussi présents.

Herpell tira un petit revolver de sa poche.

Et avant que l’Arabe ne put esquisser un geste de fuite, une balle lui crevait la tempe. Il tomba raide mort...

Herpell les regarda tous, devant lui.

Un silence pesant immobilisait la pièce.

– C’est une leçon, dit-il. Maintenant, allez reprendre vos postes. Ce peut être un truc de Diane.

Ils sortirent, sauf Akoros et Privat.

L’organisation de l’Américain Herpell était considérable. Mais elle était composée surtout de

petits employés, de bandits obscurs. La tête dirigeante n'était constituée que de trois hommes : Herpell, Akoros et Privat.

Eux seuls partageaient les secrets de la haute administration.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Privat.

Herpell se mit les mains aux poches et fit un tour dans la pièce.

Il réfléchissait.

– Cette fille est pire que le diable !

– Un estimé correct de son caractère n'est pas une stratégie, fit le Grec Akoros d'un ton railleur.

Herpell alluma une cigarette...

– Ce que je vais faire ? À dire le vrai, je ne le sais pas. Chose certaine, je ne me sens pas attiré par une entrevue face à face avec Diane Roy.

– Ah ! fit Privat, c'est bizarre...

– Toi, rétorqua Herpell, tu ne la connais pas...

– Non, peut-être, mais... après tout, c'est une femme...

– Et elle est seule, ajouta Akoros.

– Bon, c’est votre opinion... Seulement, voici : Diane tire comme une championne. Tirer n’est pas mon talent le plus grand. Et elle pratique le judo. Elle a cent mille tours dans son sac. Et des entrevues comme elle suggère, elle en a eu plusieurs...

– Et puis après ? Un coup bien placé... Diable, c’est Tanger, ici. Ce n’est pas ton pays ! Ce n’est pas pour un petit coup de revolver que l’on va te faire des embêtements... !

– Vous ne connaissez pas Diane, je vous le répète !

– C’est du bluff, dit le Français...

– Vous croyez ? Diane tire d’abord, questionne ensuite... Je n’aurais aucune chance contre elle... Non, le seul moyen, c’est un piège que nous lui tendrions..

– Tu as vu ce qu’elle a fait ce soir ?

– Oui... Mais il est possible de vraiment lui entendre un bon...

Akoros ricana.

– C’est incroyable.. Une belle fille qui manie bien le pistolet arrive à Tanger, et notre ami Herpell, qui ne craint pas les batailles rangées avec les douaniers d’Europe, prend la frousse... !

– Les douaniers se battent en plein air. C’est, comme tu dis, une bataille rangée. Arme pour arme. Balle pour balle.

– Et puis ?

– Les instructions qui ont été données à la belle Diane, savez-vous ce qu’elles sont ?

– Les mêmes que d’habitude... Il faut que la contrebande des cigarettes cesse. Nos douaniers sont vendus, et nous ne pouvons plus rien. Faites enquête, je vous prie...

– Non, ce n’est pas tout à fait ça.

– Ah ! non ?

– Non... L’on en est venu à la conclusion que les enquêtes ne donnaient rien. Un gros rapport consigné aux classeurs. Alors on a eus recours à une tueuse à gage...

– Elle ?

– Oui. Ses ordres sont de ne pas perdre son temps à faire une enquête. Il est prouvé que je contrôle la contrebande et le seul moyen de détruire l'organisation est de me détruire, moi, et vous deux ensuite. Nous morts, que reste-t-il... ?

– Une autre organisation naîtra, dit Akoros. C'est inévitable.

– Et de nouveau, conclut Herpell, l'on aura recours aux services de Diane Roy. C'est simple, comme vous voyez...

– Alors, dit Privat, c'est un combat à mort ?

– Oui.

– Allons la voir tous les trois... Nous devrions pouvoir gagner, à trois contre un...

– Mais il y en aura au moins un qui laissera sa peau, dit Herpell. Ce peut être moi. Et je n'y tiens pas. Y tenez-vous, messieurs, à laisser votre peau dans l'aventure ?

Ils restèrent silencieux un bon moment.

– Donc, c'est un piège qu'il faut lui tendre ? dit Akoros.

– Oui.

– Quelle sorte de piège, qu'elle ne soupçonnera pas ? dit Privat. Ce soir...

– Ce soir, dit Herpell, nous avons fait vite. Mais pensez un instant que le piège n'était pas des plus habiles...

– C'est vrai, dit Privat. Je commence à croire que nous avons affaire à un adversaire de grande classe...

– Voilà...

Ils réfléchirent...

Soudain Harpell écrasa sa cigarette dans un cendrier.

– Je l'ai ! Je tiens l'affaire... Écoutez ça...

Et pendant quinze minutes, il leur exposa le plan qu'il avait conçu.

VII

Dans sa chambre, Diane exultait.

Allongée dans un fauteuil, elle fumait une cigarette.

Elle pouvait presque répéter mot pour mot, sans l'avoir entendue, la scène qui se passait chez Herpell.

Son instinct lui disait que le meilleur moyen de vaincre un adversaire comme Herpell, c'est de le dérouter.

Or, déjà Herpell était sûrement indécis.

L'incursion de Diane, à deux pas de lui, une incursion accomplie sans risques, ou presque, devait l'avoir ébranlé.

Elle se demanda s'il avait tué l'Arabe fautif...

– Probablement, décida-t-elle...

Dans le silence de la chambre, elle se

murmura à elle-même :

– Dans le moment, notre ami Herpell élabore un plan pour me détruire sans avoir à me faire face...

Ce en quoi elle avait raison.

Elle se carra un peu plus dans le fauteuil, ses longues jambes sur le pouf en cuir travaillé à la mode marocaine.

– Qu’il la prépare, sa ruse. Je l’attends.

*

Ce que Herpell désirait surtout, c’était de tuer Diane sans avoir à échanger avec elle une fusillade, et sans devoir se fier à quelque émissaire capable de tout gâcher.

Et ce qu’il avait trouvé était simple en somme.

Il partit avec ses acolytes, dans la Cadillac à carrosserie spécialement dessinée pour lui.

La destination : la ville arabe, une ruelle infecte et sordide.

Ils durent même laisser la voiture plusieurs tournants avant d'arriver là.

C'était le premier pas.

La maison sordide de la vieille Amiba...

Pourvoyeuse, avorteuse, sorcière en son genre, dispensatrice de philtres de tous genres aux Arabes crédules...

Mais Herpell y entra seul.

– Je veux, dit-il à la vieille, un serpent. Petit et mortel. Le plus venimeux possible. Il y a une sorte de serpent des oasis, jaune, fin comme un fil, et dont la morsure tue en une minute...

– Oui.

– Tu en as, ici ?

La vieille gardait ainsi des serpents dont elle apprêtait le venin en diverses potions.

– Oui, j'en ai.

Quand Herpell sortit de là, il était deux heures du matin.

Il avait le serpent, bien vivant, dans une boîte. Il savait, de la vieille Amiba, que le serpent, mis

en contact avec des plantes vertes et de l'humidité, resterait bien tranquille... Mais si on le touchait, alors...

La vieille, seul témoin de la transaction, était morte...

On la trouverait au matin, un fin couteau marocain planté au cœur.

Rapide, silencieux, efficace, ce moyen de taire les témoins.

De là, les trois hommes se dirigèrent vers l'hôtel en face de celui qu'habitait Diane.

– Il me faut une chambre au quatrième, dit Herpell au commis qui connaissait le puissant personnage et aurait tout fait pour lui plaire.

– Au quatrième... oui... oui...

– À peu près vis-à-vis d'ici, en haut...

– Oui, c'est ça...

On les conduisit à cette chambre.

Quand le bell-boy, en ouvrant la porte, voulut faire de la lumière, Herpell l'arrêta.

– Non... N'allume pas.

Et il lui glissa un dollar américain dans la main. Un pourboire royal, à Tanger.

Le bell-boy devint servile, se multiplia en courbettes...

– Je veux, dit Herpell, des fleurs. Un bouquet bien fait...

– Tout est fermé, à cette heure-ci...

Herpell montra un billet de cinq...

– C'est pour toi, dit-il. Débrouille-toi. Je paie les fleurs et tu as cinq dollars en plus...

– Mon oncle est fleuriste, dit le bell-boy, une charrette de coin de rue. Il a des fleurs. Mais il dort. Il demandera double prix...

– Pourvu que le bouquet soit beau, dit Herpell. Je paierai dix dollars américains pour les fleurs, et cinq dollars de pourboire... Je veux le tout ici dans une demi-heure...

– Le jeune garçon hésita, sembla indécis, puis finalement se secoua la tête de bas en haut.

– Je vais y voir, dit-il. Dans une demi-heure...

Seuls, les trois hommes prirent place dans la chambre sombre.

– Tu sais ce que tu fais, dit Akoros à Herpell. Souhaitons que le truc réussisse...

Herpell était à la fenêtre, une longue-vue devant les yeux...

– La chambre, là, dit-il...

Il montrait du doigt.

Ils se relayèrent à la lorgnette..

Diane leur était visible, étendue sur son fauteuil.

C'était la seule chambre de l'hôtel où il y eut de la lumière.

– Tu pourrais la tuer d'ici, fit Akoros...

– Non.. D'abord, je n'ai qu'un automatique. À cette distance, cela prendrait un revolver à long canon... Et puis, je ne suis pas aussi bon tireur que ça.

– Moi non plus, fit Privat.

– Moi, dit Akoros, je regarde son corps, et je me dis que je ne serais pas capable de la tuer.

– T'en fais pas, répliqua Herpell. Si elle était devant toi, son revolver à la main, tu verrais que ce n'est pas difficile de la tuer. À -ce moment-là, c'est elle ou toi. Et son corps, il ne compte plus...

– Mais pour l'instant, il compte, dit Akoros avec un soupir... Vous avez vu ça ?

Diane était vraiment en petite tenue.

Il faisait chaud dans cette chambre.

Et elle avait enlevé le plus de vêtements possibles.

Ce qu'elle révélait aux trois hommes, en fait, était plus qu'elle n'avait révélé à quiconque.

Et le spectacle était totalement aguichant.

Une demi-heure ne s'était pas encore écoulée que le bell-boy frappait à la porte.

Il tenait dans ses bras une magnifique gerbe de fleurs.

VIII

Diane attendait.

Sa patience diminuait.

La nuit passait et elle commençait à s'endormir.

Mais elle n'osait se coucher.

Quelque chose se passait qui présageait un coup prochain.

Pendant qu'elle était assise ainsi, elle avait jeté un coup d'œil par la fenêtre.

Or, un hôtel était bâti en face de celui qu'elle occupait.

Toutes les fenêtres en étaient sombres.

Mais dans celle immédiatement en face de sa fenêtre à elle, un moment, elle avait cru voir briller quelque chose.

Quelques instants plus tard, regardant mais

sans montrer d'attention, au cas où elle serait surveillée, elle avait vu une allumette s'allumer, le feu rouge d'une cigarette... puis... plus rien.

Donc, quelqu'un, derrière cette fenêtre, surveillait sa chambre.

La surveillait, elle.

On ne la tirerait pas. Ce serait déjà fait.

C'était... quoi ? De la simple surveillance ? De l'attente ?

Elle ne bougea pas.

Puis, au bout d'une demi-heure ou plus, son téléphone sonna.

– Diane Roy ?

– Oui.

– Herpell.

– Ah ! tiens... Ce cher monsieur Herpell... Je vous attends, vous savez.

– N'ayez crainte, je vais y aller... Vous voulez un duel, vous l'aurez.

– Bon !

– Nous verrons bien...

Diane eut un rire bas, guttural, au téléphone.

– Oui, nous verrons bien...

– D’ailleurs, toute la chose m’amuse... On se croirait aux temps anciens. Vous me provoquez... je ne vois pas d’autre mot... en duel ! Eh, bien, oui... Tant pis pour vous. Si vous le voulez ainsi !

– Je le veux ainsi... Un duel., à mort, Herpell ?

– Mais oui. Dans un tel cas, à chacun de voir à sa propre peau !

– C’est juste.

– Vous voyez que je connais les règles du jeu ! Il est quatre heures du matin... Je serai chez vous à cinq heures. À l’aube, comme dans les duels entre gentilshommes...

– Je vous attendrai.

– Le choix des armes ?

– Il me reste. Je choisis le revolver...

– Bien, je suis d’accord. Si vous me le permettez, je vous fais envoyer des fleurs tout de suite. Il m’a fallu beaucoup de peine pour

dénicher un bouquet à cette heure-ci de la nuit, mais j'estimais que je ne pouvais en toute galanterie combattre ainsi une dame sans d'abord lui offrir des fleurs...

– Vous savez fort bien les règles du jeu, maître Herpell...

– Que voulez-vous, la vie est parfois un peu monotone, vous venez l'agrémenter. Même si je dois vous supprimer, à mon regret, je ne sais pas apprécier à sa juste valeur l'instant de diversion que vous me procurer. Je suis comme vous, j'aime l'aventure...

– J'accepte vos fleurs. Et je vous attends, ici, à cinq heures.

Diane raccrocha.

Elle travaillait vite et ferme des méninges.

La venue de Herpell était improbable.

Il bluffait.

Elle savait qu'il n'oserait pas venir lui faire face.

Alors, de quelle partie du plan devait-elle se

méfier ?

De toute évidence, les fleurs.

Celui qui les porterait ?

Elle attendit, certaine que la clé du mystère se trouvait exactement là.

Un instant plus tard, l'on frappait à la porte.

Diane avait passé une robe de chambre. Elle alla ouvrir.

Mais le revolver au poing et avec précautions d'usage.

C'était le bell-boy, portant la gerbe de fleurs enroulés dans du papier vert.

Diane le fit entrer.

C'était un enfant d'une quinzaine d'années.

Mais elle avait appris à ses dépens dans le passé que l'âge pouvait tromper.

Elle referma la porte.

Le garçon se tenait là.

Elle lui montra la table.

– Dépose les fleurs là.

Et elle laissait l'arme pointée sur lui. Les yeux grands comme des soucoupes, absolument épouvanté, le boy se hâta de mettre les fleurs sur la table, et de reprendre le chemin de la porte.

Sans demander son reste.

Quand il fut sorti, Diane resta un moment songeuse.

L'on n'avait pas profité de cette intrusion, donc il fallait craindre autre chose.

Les fleurs ? Le colis ?

Peut-être contenait-il une bombe ? En défaisant le papier elle exploserait ?

Diane, lentement, tâta la gerbe.

Ses doigts ne rencontrèrent aucun objet dur.

Seulement, elle sentit tout à coup quelque chose qui remuait.

Subitement, elle comprit.

Quelque chose de vivant ?

Une araignée fatale ?

Un petit serpent

Un truc des Mille et Une Nuits...

Et on la surveillait, là-bas.

Sa conclusion avait été juste, Herpell n'oserait lui faire face. Et le piège qu'il avait préparé était celui-ci.

Il n'y avait qu'une solution... ruser à son tour.

Elle dégrafa le papier.

Prestement elle l'ouvrit, aperçut la bête et avant que celle-ci ne put mordre, elle fit mine de toucher aux fleurs, jeta les bras en l'air d'un geste d'épouvante, partit à reculons, tituba... et soudain elle s'abattit par terre.

Mais pas devant la fenêtre, le long du mur d'où on pouvait la voir.

Et de là, le revolver à la main, elle observa le serpent, maintenant libre.

Mais l'animal s'était de nouveau roulé sur les tiges humides et y dormait.

Rassurée, Diane attendit.

Elle savait maintenant ce que l'on ferait.

Herpell viendrait vérifier sa mort.

Il le fallait.

Il ne pouvait rien laisser au hasard.

Et surtout, il lui fallait récupérer le serpent. L'homme n'était pas un imbécile. Il pouvait tuer Benras et s'en tirer. Ce n'était qu'un Arabe. Et l'on sait qu'en Afrique du Nord, pour les Américains comme pour les Français, la vie d'un Arabe ne vaut pas grand-chose.

Mais tuer Diane signifiait tuer une figure internationale.

Quelqu'un d'assez bien connu, d'assez respecté de tous les pays pour que son meurtre ne puisse rester impuni.

Même par la police de Tanger...

Il devait donc effacer les traces de l'affaire.

Demain, un accident arriverait au bell-boy.

Et le serpent disparaîtrait... c'était essentiel.

La mort de Diane serait un mystère.

Mais elle ne s'était pas accomplie... et Herpell ne le savait pas encore...

Diane n'eut pas long à attendre.

Elle perçut soudain le bruit d'une fausse-clé que l'on plaçait dans la serrure de la porte.

Vitement, elle reprit la position de chute qu'Herpell avait observée de la fenêtre.

Au deux-tiers dissimulée par le pied du lit, la table où somnolait le serpent à droite et près de la porte d'entrée.

Diane était couchée sur le revolver dans sa main, dissimulé dans les plis de sa robe de chambre.

Les yeux ouverts et fixes, comme ceux d'une morte...

La porte s'ouvrit.

Herpell entra, suivi d'Akoros et de Privat.

Ils refermèrent la porte sur eux et se tinrent là un moment.

– C'est fait, dit Herpell. Regardez-la...

– Oui, admit Akoros, c'était le meilleur plan...

Ils vinrent près d'elle et Diane les vit l'observer. Au prix d'effort inouïs, elle retint sa respiration, garda les yeux vitreux.

– Elle est rouge, dit Privat.

– C'est l'effet du poison, dit Herpell négligemment.

Il se détourna.

– Maintenant, voyons au serpent, et vidons les lieux.

Ce fut Akaros qui se dirigea vers la table.

Privat avait apporté un sac de papier fort.

Comment Akoros entendait s'emparer de la bête, nul n'aurait pu le dire. Ignorait-il que ce serpent a la faculté de se détendre comme un ressort, et avec une telle vitesse que l'œil ne peut le suivre !

Il marcha rapidement vers la table.

Herpell, conscient par instinct du danger, lui lança une exclamation de prudence.

– Attention !

Mais déjà Akoros avait tendu la main et cherchait à prendre le serpent derrière la tête.

Son geste était à peine ébauché que le reptile se détendait comme une balle et ses crocs

venaient mordre Akoros.

Dès cette seconde, l'homme était fini.

Il n'eût même pas le temps de crier ou de gémir.

Ses yeux s'arrondirent, il devint rouge comme un coq. Il porta la main à son cœur et tomba, comme une masse.

Le serpent, en alerte, se balançait doucement, la gueule ouverte, ses yeux de cadavre guettant tout autour de lui.

Privat, immobile, figé, ne savait quoi faire.

Il était cloué sur place par l'épouvante.

Seul Herpell avait gardé son sang-froid.

Il s'avança vers le serpent sans s'occuper d'Akoros.

Une courte baguette de bois à la main, il tendit lentement le bras.

Diane comprenait bien ce qu'il voulait faire : faucher la tête du reptile d'un revers de main, puis ramasser la dépouille, la mettre dans le sac et filer.

Elle vit que l'instant était venu.

Privat ne bougeait toujours pas.

Il tournait le dos à Diane.

Herpell, lui, était de côté avec elle et face au serpent.

Diane, en mouvements lents et imperceptibles, dégagea son arme et visa.

Le coup partit et Privat tomba, la tête tracassée par la balle.

Herpell, avec un cri de stupéfaction, se retourna vers Diane, mais déjà il était trop tard.

Si toutefois il tentait de prendre une arme dans sa poche – et il n'en avait pas – Diane pouvait le tuer avant qu'il n'eut fait un geste.

Il était pris comme un rat.

Pris, en somme, à son propre piège.

Diane se relevait, le gardant en joue.

Herpell ne bougeait pas. Il était pâle. C'était un homme assez intelligent pour se rendre compte de sa situation désespérée.

– Fort bien, dit-il, vous avez le haut de la main.

Diane s'appuya contre le mur.

– Je l'ai toujours eu, dit-elle. Vous ne semblez pas le réaliser.

Herpell haussa les épaules. Il eut un sourire un peu triste.

– C'est la vie que nous avons choisie. Aujourd'hui, c'est mon tour. Un jour, ce sera le vôtre...

– Peut-être...

Diane soupira.

– Vous me posez un dilemme, vous savez... Je n'aime pas à tuer de sang-froid.

Herpell montra Privat par terre, d'un air railleur.

– Non ? dit-il, vous n'aimez pas ça ?

– Ça ne me plaît pas.

– Mais vous le faites.

– Si j'y suis obligée, oui...

Elle referma sa robe de chambre qui était restée ouverte, la révélant presque nue.

Mais elle était bien certaine que Herpell ne s'en rendait pas compte.

Cet homme savait, autant qu'elle, Diane, le savait, combien la mort était proche.

À peu près inévitable.

– Vous savez, fit Diane, vous me posez un problème.

– Ah, oui ? Je vous croyais une super-femme. Ces gens n'ont habituellement pas de problèmes...

– Mais j'en ai un... Voyez-vous, je ne puis vous mener à la police, vous seriez libéré dans deux heures, et comme vont les choses ici, ou vous reprendriez pleinement vos activités avec des acolytes, ou alors vous prendriez le large, pour revenir dans six mois plus fort que jamais...

– C'est un estimé assez juste de la situation.

– N'est-ce pas...

– Je ne me mettrai pas à genoux, dit l'homme.

Je ne vous implorerai pas de m'épargner.

– Cela me gênerait considérablement, avoua Diane. J'ai un travail à accomplir, et je voudrais qu'il le soit avec un minimum d'embêtements.

– Évidemment...

– Je n'ai qu'une seule solution. Je ne puis certes pas prendre le risque de vous mener jusqu'au pays qui m'a chargé de cette mission. C'est trop loin, il vous reste trop d'amis... Non, ce ne serait pas pratique. Et les agents de ce pays se garderaient bien de vous toucher ici.

– Alors ?

– Vous devez mourir, je vous le dis. C'est absolument la seule solution possible.

– Avouez qu'elle n'est pas gaie.

– Non... Pas plus pour moi !...

– J'en doute fort.

Diane, tout en parlant, s'avançait vers lui.

Elle avait élaboré son plan dans sa tête.

Et si cela s'accomplissait avec dextérité, le résultat en serait fort satisfaisant.

Herpell la regardait venir.

Maintenant il fixait le canon du revolver, d'où la mort surgirait d'une seconde à l'autre.

Il avait atteint le bout de la route, et il le savait.

Il était tellement attentif à surveiller cet orifice rond et noir du revolver, qu'il ne vit pas venir la main de Diane.

Et quand elle passa brusquement devant ses yeux, il eut un mouvement de recul.

Aussitôt la main de Diane le poussa sur l'épaule, il pivota, perdit l'équilibre, tenta de se retenir en posant la main sur la table.

Le serpent, rapide comme l'éclair, mordit...

En une minute Herpell, sans un cri, tombait mort.

Diane, froidement, faucha le serpent d'un coup de revolver muni d'un silencieux.

Le reptile, la tête tranchée, devint inoffensif.

Avec prudence cependant, craignant quelques sursauts de vie de cet animal invertébré dont les

réflexes nerveux après la mort peuvent encore être fatals, elle ramassa les morceaux et les mit dans le sac de papier.

Maintenant, il ne restait à peu près pas de traces de l'aventure.

Soit, la police de Tanger n'aurait pas puni Herpell.

Mais Diane était convaincue que cette même police ne chercherait pas non plus à punir les meurtriers d'Herpell.

C'était dans le jeu par une sorte de consentement mutuel.

Toutefois, elle n'entendait pas rester en présence de trois cadavres.

Posément elle fit ses valises, puis elle descendit, régla sa note sans que personne ne l'inquiétât.

Elle prit chambre de l'autre côté de la rue, laissant à son premier hôtel une adresse de contact.

Dans cette chambre, elle se déshabilla de nouveau, ferma les rideaux pour se cacher du

soleil levant, s'étendit sur son lit, et dormit.

C'était un sommeil bien gagné.

Elle avait accompli sa mission.

Personne ne pourrait lui reprocher ce repos qu'elle entendait maintenant prendre.

Elle ne rêva pas.

Elle se laissa tomber dans un lourd velours noir de sommeil...

IX

Ce fut des coups discrets à sa porte qui l'éveillèrent.

Elle regarda sa montre, il était midi.

Elle se leva, enfila un déshabillé, elle ouvrit.

Le représentant du gouvernement qui lui avait confié la mission de détruire Herpell se tenait là.

– Mademoiselle, je puis vous parler ?

– Oui, entrez...

Une fois assise, elle téléphona et commanda du café pour deux.

– J'en ai besoin, dit-elle..

L'homme avait un extra du journal du matin.

– On vient de mettre cette édition en vente, dit-il.

En première page, avec un luxe de photos, le meurtre d'Herpell, de Primat, d'Akoros.

On relatait les circonstances étranges.

Un homme tué d'une balle, deux morts de la piquêre de quelque mystérieux serpent dont on n'avait pas retrouvé trace.

Pas un mot de Diane.

– Donc, fit l'homme devant elle, l'affaire est classée...

– Vous croyez vraiment ?

– Oui... Je sais que les membres de la Commission Internationale qui gèrent Tanger ne demandaient pas mieux que de voir disparaître Herpell... D'eux-mêmes, ils n'auraient rien fait.

– Et la police ?

– Elle travaille pour eux.

– J'avais l'impression qu'elle travaillait aussi pour Herpell...

– Ceux qui étaient corrompus se garderont bien de bouger. Les autres aussi sont contents de tout laisser ainsi.

– Tant mieux pour moi.

– J'avais prévu la chose... D'ailleurs, je puis

vous assurer que même avant votre arrivée, certaines ententes officieuses avaient été conclues... Vous ne serez pas inquiétée d'aucune façon...

– Je connais un lieutenant de police... Mais l'homme l'interrompt...

– Oh ! vous ne savez pas ? Lisez en troisième page... On y racontait qu'un certain lieutenant Babdir s'était suicidé d'une balle de revolver dans son bureau, vers sept heures du matin...

– Mais pourquoi ?

– J'ai fait quelques téléphones. Le type avait des dettes fantastiques. Il arrivait à les payer grâce aux subsides fournis par Herpell en retour de certaines indulgences, Herpell mort, et de cette façon, notre homme était acculé au mur. Il a choisi le chemin le plus facile...

– Alors cela dispose de tout... ?

– Oui.

L'homme prit une enveloppe dans sa poche.

Très bourré, grasse, alléchante.

– Voici l’argent, dit-il. Avec un bonus pour travail si rapidement et si efficacement exécuté. De plus, les gouvernements des deux pays voisins du nôtre ont ajouté leur petit cadeau.

Il se leva et prit congé.

Diane, tâtant l’enveloppe dans sa main, ne put s’empêcher de dire :

– Si vous avez autre chose, vous savez, quelque petit travail... je serai toujours contente de vous servir...

L’homme eut un sourire amusé.

– Et pourquoi pas, mademoiselle, hein ? Pourquoi pas...

Lorsqu’il fut parti, Diane ouvrit l’enveloppe.

Il y avait vingt mille dollars comme solde restant, soit cinq mille en plus des montants dus et deux fois dix mille dollars de la part des deux autres gouvernements.

C’était, à toutes fins utiles, une petite fortune.

Diane, encore fatiguée, les nerfs en boule, se promit en regardant le tas de dollars américains,

de prendre les vacances qu'elle méritait, des vacances qu'elle aurait dû prendre, il y a longtemps.

Sous un faux nom...

Incognito, et dans quelque endroit si lointain qu'on ne saurait pas la retrouver pour un mois...

Où, de plus, l'aventure elle-même ne saurait pas la retrouver...

Épilogue

Ce fut en Gaspésie, au Canada, que Diane alla se réfugier.

Bien loin, si loin qu'elle aurait la paix.

Il y avait la mer, une plage, un peu de terrain, la route, et de l'autre côté de la route, mais face à la mer, l'hôtel tranquille.

Sur l'espace de terrain, entre la plage et la route, six cabines coquettes, éloignées les unes des autres.

Un salon fort bien meublé, avec foyer naturel en pierre.

Une chambre agréable.

Une petite véranda, dehors.

Pas de fenêtre du côté de la route.

Et ainsi, tout le panorama de la mer aux couleurs changeantes, venant battre constamment

sur le sable, attirante et jolie...

Un pays de repos, de sérénité...

Du moins en était-il ainsi dans l'esprit de Diane.

Elle ne savait pas que dans le port de pêche un peu plus bas sur la côte, il y avait la barque noire de Prosper.

Mais comment aurait-elle pu savoir ?

Et Prosper, qui ne connaissait pas Diane, ne pouvait se douter, de son côté, que si les vacances de Diane allaient être le début d'une aventure, peut-être que pour lui, Diane, ce serait la fin de son aventure...

Une fin qu'il ne prévoyait pas.

Et, l'aurait-il prévue, qu'il n'aurait certes pas désirée...

L'aventure de la BARQUE NOIRE, Diane aurait tout fait pour éviter de la vivre.

Mais le destin est fort. L'homme propose, Dieu dispose...

Cet ouvrage est le 478^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.